**FAMILLE ET PARENTE**

**PLAN du dossier**

**Introduction**

Le thème de la « Famille » a été présent dans tous les programmes de sciences économiques et sociales depuis le premier programme de 1965 jusqu’au dernier programme entré en vigueur en 2010

Une absence pour le moins surprenante vue l’importance actuelle du sujet. Une situation qui tranche avec ce que les enseignants ont pu connaitre durant les années 1970 et 1980 quand on s’étonnait qu’ils pussent étudier quelque chose d’aussi évident que la famille. Certes, disait on souvent, la famille *« est en crise à cause de la montée des divorces*» mais cela dénotait une certitude commune sur ce que devait être « La » famille : parents mariés (inutile d’ajouter « de sexe différent », cela allait de soit) et des enfants qui arrivaient tôt après le mariage. Mais au cours des décennies suivantes, les transformations se sont multipliées : familles monoparentales, homoparentales, décomposées et recomposées, etc… Et aujourd’hui, il va de soi qu’il s’agit là d’un sujet d’études important. Mais les certitudes abondent, certitudes qu’on a vu notamment fleurir au cours des controverses concernant le « mariage pour tous ». Deux de ces certitudes sont à rejeter dos à dos : la première concerne l’idée selon laquelle la famille serait une donnée « naturelle » et sa forme serait en conséquence « universelle » ; les observations ethnologiques et historiques vont à l’encontre de cette idée. L’autre certitude à rejeter est celle selon laquelle la famille ayant pu emprunter toutes sortes de formes différentes alors tout serait possible et chacun serait libre de choisir ce qu’il lui convient ; certitude partagée, paradoxalement, par certains partisans et les opposants au « mariage pour tous ». Ce serait supposer que la liberté individuelle est totale et universelle. C’est une erreur : que presque tout ait pu être pratiqué dans les diverses sociétés ne signifie pas qu’une société puisse tout admettre. Comme le rappelle Durkheim, la Société est d’abord un réseau de contraintes.

L’intérêt de l’ethnologie est de pouvoir prendre conscience de la diversité des formes familiales mais aussi de prendre en compte l’ensemble de ces contraintes. Ces observations ne donnent donc pas de réponses quant à ce qu’il faut penser de telle ou telle transformation de la famille mais d’avoir des outils pour penser ce transformations (et prendre position sans être prisonnier de préjugés et de méconnaissances).

**PARTIE I :**

1. **DONNEES DE BASE**

Le terme « famille » est ancien mais apparaitra tardivement avec son sens actuel (doc1). Il est cependant difficile à définir strictement et l’Insee lui donne un sens spécifique (doc2)

La définition de l’Insee, si elle peut être utile aux chercheurs en économie ou en sociologie, ne sera pas d’une grande utilité, à elle seule, pour les ethnologues. Ces derniers préfèrent utiliser le concept de parenté (document n°3). On peut aborder cette notion à partir des concepts de lignée et d’alliance (document 4). Parler de lignée suppose aussi que l’on adopte une conception de la manière dont sont engendrés les enfants (document n° 4).

L’analyse de la lignée a longtemps été privilégiée par l’Ecole anglo-saxonne. Lévi-Strauss a un peu délaissé ce point de vue pour préférer celui de l’alliance puis, plus tardivement, il a mis l’accent sur le concept de « maison ». (Documents 5a, 5b et 5c).

Il faut signaler que la parenté a une fonction sociale essentielle (documents 6, 7 et 8) et qu’elle est un construit beaucoup plus social que biologique (Documents 9 et 10) (ce qui apparait clairement dans le cas de la « Maison »).

**La famille n’est donc une donnée ni naturelle ni universelle (Document 11). Il en résulte qu’il n’existe pas un modèle de parenté « universel » (document 12).**

1. **VOCABULAIRE ETHNOLOGIQUE**

Il n’ya donc pas d’universalité des positions dans la famille, des liens, etc… si la parenté peut être assimilée à un langage (voir document n°6) alors nous nous trouvons face à un problème de traduction : comment expliquer un lien de filiation d’une société à l’autre ? Le choix des ethnologues a été d’élaborer un vocabulaire commun (une forme « d’Esperanto ») permettant de parler des différentes formes de parenté.

Cela passe d’abord par une symbolisation commune (Document n° 13) et un vocabulaire spécifique (voir document 14)

1. **DIVERSITE DES REGLES DE PARENTE**
2. **REGLES D’ALLIANCE ET D’UNIONS**

Les règles d’Union sont extrêmement nombreuses (document n° 15) et sont logiquement justifiées (exemple – documents 16 et 17). Il est rare que l’absence d’union soit acceptée (document 19) mais là aussi il y a des variations. Par exemple, le cas (exceptionnel) des Nas (ou Mozos) de Chine qui est une société sans maris donc une société sans pères (documents 20 et 21).

1. **DOT ET COMPENSATION : LE PRIX DE LA FIANCEE**

Le mariage est souvent accompagné d’un « prix de la fiancée » que, par ethnocentrisme, les occidentaux tendent trop souvent à assimiler à un « achat » alors qu’il s’agit le plus souvent d’une compensation symbolique (de même que la participation à une « liste de mariage » n’est pas un paiement autorisant l’entrée à une fête de mariage) (Document 22).

1. **REGLES DE LOCALISATION**

Une fois créé, le couple va s’installer selon des modalités différentes dans le groupe du père de la mère ou choisir une nouvelle résidence (Document 22)

1. **SEPARATIONS**

Dans de nombreuses sociétés la séparation est interdite mais de nombreuses autres l’acceptent (document 23)

1. **APPELLATIONS**

Le nom est essentiel puisque c’est grâce au nom que l’individu accède à l’existence (document 24). Il permet de situer l’individu dans la généalogie et est un marqueur social (document 25). Mais la nomination des positions dans la parenté n’est pas universelle (Document 26). Et on distingue au moins cinq systèmes différents si on s’en tient aux noms donnés aux germains et aux cousins (document 27). Cependant, ces systèmes ne sont pas immuables et peuvent changer au cours du temps (document 28).

1. **GENRE ET SEXUALITE**

Le terme « sexe » en français est si polysémique qu’il prête à confusion. On peut l’utiliser pour parler de données biologiques (où on trouve plusieurs conceptions du « sexe » : anatomique, chromosomique,…) ; cela peut renvoyer à la pratique ou à « l’orientation » sexuelle. Enfin, cela peut renvoyer aux rôles, statuts, images, etc… imposés à chaque « sexe » ou plutôt chaque « genre ». Cette question a fait couler beaucoup d’encre (et quelques bêtises) ces dernières années, notamment à propos du mariage entre personnes de même sexe. Les documents 29 et 30 donnent une idée de la variété, et de l’universalité, de la question.

1. **CONCEPTION DE L’ENFANT**

Pour nous, il va de soi que la conception de l’enfant est le fait d’un géniteur et d’une génitrice et qu’il est le résultat d’un appariement chromosomique. Pourtant, cette conception est assez récente et dans beaucoup de sociétés, on pense que l’enfant est produit exclusivement par la mère (l’homme n’est alors qu’un « arroseur ») ou par le père (la femme n’est alors qu’un « contenant », un vase). Mais la conception la plus fréquente est qu’on doit être trois pour faire un enfant, le troisième étant un « esprit ». (Documents 31 à 34)

1. **CONCLUSION PROVISOIRE : UNIVERSALITE DES FONCTIONS**

Finalement, si on veut parler d’universalité de la famille, ce n’est que de manière très très large en rappelant qu’elle assure partout un petit nombre de fonctions sociales.(document 35)

**FAMILLE ET PARENTE**

**PARTIE I :**

1. **DONNEES DE BASE**
2. **ETYMOLOGIE**

|  |
| --- |
| **Document n° 1**  «FAMILLE n. f. est un emprunt assez tardif (1337) au latin classique *familia,* dérivé de *famulus «serviteur»* [...]. La *familia* romaine est étymologiquement l'en­semble des *famuli,* esclaves attachés à la maison du maître puis tous ceux qui vivent sous le même toit, maîtres et serviteurs, et sur qui règne l'autorité du *pater familias,* le chef de famille. Enfin, *familia* s'ap­plique à la parenté et, en latin médiéval (ville siècle), désigne un ménage de serfs.  Famille a mis du temps à s'imposer face aux autres termes usités en ancien français [...], avant le xvie siècle il désigne les personnes vivant sous le même toit et encore souvent les domestiques seuls. L'idée de proche parenté apparaît tard (1585) et ce n'est que récemment que le mot évoque à la fois la parenté et la corésidence. Aussi la Sainte Famille, en peinture, comprenait initialement sainte Anne et saint Jean avant de se restreindre à la triade for­mée par l'Enfant Jésus, la Vierge et saint Joseph. Par extension, famille désigne la succession des indi­vidus ayant une origine commune (1611), puis un ensemble de personnes qui présentent des carac­tères communs (1658); de là viennent l'emploi du mot en histoire naturelle (1676) et les sens figurés.»  *Source: A. Rey (dir.),* Dictionnaire historique de la langue française, *Robert, 2002.*  / ////////// iiiH*i* |

1. **DEFINITION DE L’INSEE**

|  |
| --- |
| **Document n° 2**  D’après l'Insee, « une famille est la partie d'un ménage (ensemble des occupants d'un logement] comprenant au moins deux personnes et constituée :  + soit d'un couple vivant au sein du ménage avec, le cas échéant, son ou ses enfant(s) appartenant au même ménage;  + soit d'un adulte avec son ou ses enfant(s) appar­tenant au même ménage (famille monoparentale).  Pour qu'une personne soit enfant d'une famille, elle doit être célibataire et ne pas avoir de conjoint ou d’ enfant faisant partie du même ménage. Un ménage peut comprendre zéro, une ou plusieurs familles. »  En droit, il n'existe pas de définition générale de la famille. Le Code civil, qui pourtant rassemble la plupart des dispositions sur le nom, l'état et la capacité des personnes, ainsi que leur statut familial, ne propose aucune synthèse relative au « droit de la famille ». Ce Code paraît même, au contraire, disséminer les règles régissant les familles : ainsi, le mariage, le pacte civil de solidarité (PACS), le concubinage ou la filiation relèvent-ils du livre intitulé « Des personnes », tandis que les régimes matrimoniaux et le droit des succes­sions se trouvent dans le livre I intitulé « Des différentes manières dont on acquiert la propriété ». Tout se passe comme si, depuis toujours, dès la rédaction du Code civil entre 1801 et 1804, et encore aujourd'hui, il était entendu que le droit de la famille devait avoir des incidences sur toutes les branches du droit civil.  *(S. Gargoullaud- B. Vassallo : « Réinventer la famille ? » - La Documentation Française – 2013)* |

1. **FAMILLE ET PARENTE**

|  |
| --- |
| **Document n° 3**  En français, le terme « parenté » revêt deux sens différents : il désigne les *consanguins,* individus qui descendent d'un ancêtre commun — ce que l'on nomme une *descendance —,* mais aussi toutes les personnes  liées les unes les autres à la faveur d'un mariage et qu'on appelle nos *alliés* ou nos *affins* (mot issu du, latin qui désignait, au Moyen Âge, tout aussi bien les / voisins que les parents par alliance, les parrains et les marraines, en quelque sorte des « parents choisis »). En anglais de même le terme *kinship* désigne n'im­porte quel type de parent par le sang ou par alliance. Dans cette collectivité d'apparentés sont inclus les *germains* (parce que issus du même "germe"), frères et soeurs ayant des géniteurs communs et entretenant entre eux des liens de *germanité,* au même titre que les *demi-germains* issus d'un seul et même géniteur. L'étude de la parenté vise essentiellement à analyser les phénomènes biologiques et sociaux qui se rappor­tent aux liens qui unissent les personnes ainsi affiliées les unes les autres par consanguinité, par alliance ou de toute autre façon. Les anthropologues établissent une distinction entre la *descendance,* qui relève, disent-ils, du biologique, et la *filiation,* une notion associée au juridique et constituée d'un ensemble de règles orales ou écrites connotant à la fois la génération, une norme de transmission patrimoniale et un ensemble de droits et de devoirs à respecter.  *(Ch. Collard – F. Zonabend : «  La parenté » - PU.F. – 2015)* |

|  |
| --- |
| **Document n° 4**  En résumé, analyser le domaine de la parenté dans une société revient à explorer et reconstituer les liens entre les aspects suivants de l'organisation de celle-ci :  1. Les modes de descendance et les groupes qu'ils engendrent, la filiation, les réalités matérielles et immatérielles héritées et transmises le long des générations qui se succèdent et se remplacent, et déjà la famille, la résidence.  2. Les règles du mariage, les stratégies d'alliance, la prohibition de l'inceste (et de nouveau la résidence après le mariage, la famille, le lignage, etc.). Mais attention, il existe des sociétés où le mariage n'existe pas (les Na du Yunnan) ou n'est qu'une réalité factice (les Nayar de l'Inde).  3. Les représentations de ce qu'est un enfant, du processus de sa conception, de son développement et de ce que signifient, dans des cultures différentes, ce que dans les langues occidentales on désigne par les mots « paternité », « maternité », « consanguinité », « affinité », etc., ainsi que l'ensemble des droits et devoirs qui lient des parents entre eux.  _Pic12  *(Maurice Godelier : « Les métamorphoses de la parenté » - Flammarion 2010)* |

*«*

|  |
| --- |
| **Document n° 5 : le concept de Maison**  **Document n° 5a**  Lorsque Lévi-Strauss (1979, 1984, 1991) introduisit la notion de « maison » dans les études de parenté, il s’agissait avant tout de répondre à un problème posé par la théorie des groupes de filiation. La notion était destinée à appréhender des groupes sociaux qui, tout en se présentant morphologiquement comme des clans ou des lignages, échappaient à la grille classificatoire habituelle, leur mode de recrutement n’étant ni unilinéaire, ni bilinéaire, ni strictement indifférencié, ni même contraint à la seule filiation, voire à la parenté généalogique en tant que telle. Reprenant une idée de Boas, qui, jugeant inadéquats tous les concepts classiques pour caractériser le groupe de parenté kwakiutl, avait fini par le comparer au majorat européen, Lévi-Strauss entendait généraliser le modèle de la « maison » aristocratique pour en faire un nouveau concept de groupe de filiation, voire la marque d’un nouveau type d’organisation sociale, la « société à maisons *»*  *(Klaus Hamberger : « La maison en perspective » - Seuil – 2010 -* [*https://halshs.archives-ouvertes.fr/file/index/docid/661885/filename/La\_maison\_en\_perspective\_version\_HAL.pdf*](https://halshs.archives-ouvertes.fr/file/index/docid/661885/filename/La_maison_en_perspective_version_HAL.pdf)  **Document n° 5b**  La maison est d'abord une personne morale, détentrice ensuite d'un domaine composé de biens matériels et immatériels. Par immatériel, j'entends ce qui relève des traditions, par matériel, la possession d'un domaine réel(…)on peut distinguer d'une part des biens-fonds, dans l'acception très large du terme, d'autre part des croyances et des traditions qui sont d'ordre spirituel. L'immatériel comprend également des noms, qui sont des propriétés de maisons, des légendes, qui sont également des propriétés de maisons, le droit exclusif de célébrer certaines danses ou rituels  *(Lamaison P., 1987, « La notion de maison : entretien avec C. Lévi-Strauss », Terrain, n° 9)*  **Document n° 5c**  La maison est *(…)* tenue pour légitime à la condition que cette continuité puisse se traduire dans le langage de la parenté ou de l'alliance, ou *(…)* le plus sou­vent les deux ensemble. Il en résulte que, dans les sociétés « à maisons », la continuité du lignage, jamais oubliée, se compose avec un autre principe : celui de l'alliance temporaire ou prolongée entre deux ou plusieurs lignages pour engendrer des unités sociales d'un nou­veau type,  (…)En somme, la formule de la maison traduit un état où les intérêts politiques et économiques, qui tendent à envahir le champ social, empruntent encore le langage de la parenté mais doivent en même temps le subvertir. Dans de telles société,, l'alliance matrimoniale, qui sert à établir ou à renforcer la puissance, acquiert une valeur sociale aussi grande que la filiation qui sert à la maintenir.  *(Claude Lévi-Strauss – Article Maison » - Bonte-Izard : « Dictionnaire de l’ethnologie et de l’anthropologie » - P.U.F. Quadrige – 2000)* |

|  |
| --- |
| **Document n° 6**  La parenté constitue, avec le langage, le marqueur social universel : « S'il n'est pas d'humanité sans lan­gage, il n'existe pas non plus d'homme "hors parenté" » (Barry, 2002). Elle s'inscrit donc au coeur de toute société, au point qu'aucune d'entre elles n'a réussi jusqu'à présent à s'en dispenser, même si d'un groupe social à l'autre, d'une époque à l'autre, on observe des variations dont on ne sait pas encore maîtriser ni le sens ni l'ampleur. On peut dès lors comprendre, au vu de cette universalité jointe à une grande variabilité, que l'anthropologie sociale, qui se donne pour tâche d'ex­pliquer la complexité du monde en privilégiant l'étude des variabilités et des permanences dans le domaine de la vie sociale, ait attaché tant d'importance à cet objet et ait fait, dès ses débuts, du champ de la « parenté » l'un de ses domaines privilégiés de recherche.  *(Ch. Collard – F. Zonabend : «  La parenté » - PU.F. – 2015)* |

|  |
| --- |
| **Document n° 7**  Deux Aborigènes venus de tribus différentes, lorsqu'ils se rencontrent dans le désert, plutôt que de se battre, déposent leurs armes et commencent à se réciter leur pédigree, la section à laquelle ils appartiennent, celles de leur père, de leur mère, etc. Jusqu'au moment où ils se découvriront chacun un ancêtre ayant appartenu au « même type » de section. Ils pourront alors se situer l'un par rapport à l'autre dans un univers fictif de relations de parenté, et se comporter selon le code qui réglerait le comportement de chacun et leurs obligations mutuelles s'ils appartenaient à la même tribu. Les anecdotes qui en témoignent sont nombreuses.  *(Maurice Godelier : « Les métamorphoses de la parenté » - Flammarion 2010)* |

|  |
| --- |
| **Document n° 8**  La parenté est un objet culturel qui classe les membres d'un groupe social en deux entités : les pa­rents et les « non-parents », avec certes des hiérar­chies internes entre et dans les deux groupes. Les premiers se recrutent à partir de sources multiples tant biologiques que juridiques, rituelles ou symboliques, si bien que les liens entre ces personnes dites « parentes » peuvent être charnels et/ou sociaux. Les origines et les formes d'apparentement diffèrent d'une société à l'autre, d'une époque à l'autre, et démontrent par là que la parenté est avant tout de l'ordre du social.  *(Ch. Collard – F. Zonabend : «  La parenté » - PU.F. – 2015)* |

|  |
| --- |
| **Document n° 9**  Si l'on conçoit parfaitement que les relations éta­blies par mariage sont, par définition, des relations socialement conclues, on suppose trop souvent encore aujourd'hui que les relations de consanguinité ou de germanité sont toujours biologiques : ne sont-elles pas dénommées dans nos sociétés « liens du sang » ? Si tel était le cas, chaque individu serait pourvu d'un nombre très élevé de parents ; de plus, ces relations biologiques ne sont même pas nécessaires à la créa­tion d'un lien de parenté infrangible. *L'adoption* est le moyen le plus répandu pour se procurer des des­cendants conçus par d'autres. Or, un enfant adopté de façon plénière, en France, est considéré comme le consanguin de ses parents et de ses frères et soeurs adoptifs : il porte le même nom de famille, a droit à la même part d'héritage et doit respecter envers eux les mêmes interdits matrimoniaux et incestueux. Dans notre droit civil, on distingue le *pater,* le « père » social, du *genitor,* le père biologique, et la *mater* de la *genitrix,* la maternité n'étant pas plus biologique que la paternité, même si, autrefois, on mettait l'accent sur l'ancrage « naturel » du lien entre mère et enfant, comme en témoigne cet aphorisme qui a longtemps inspiré notre droit et conforté notre vision naturaliste de la maternité : *La mère est certaine, le père toujours incertain !*  Comme l'a écrit Claude Lévi-Strauss, pour qu'il y ait parenté, il faut une investiture sociale : « Ce qui confère à la parenté son caractère de fait social n'est pas ce qu'elle doit conserver de la nature : c'est la 'démarche essentielle par laquelle elle s'en sépare. Un système de parenté ne consiste pas dans des liens objectifs de filiation de consanguinité donnés entre les individus ; il n'existe que dans la conscience des hommes, il est un système arbitraire de représenta­tions, non le développement spontané d'une situation de fait » (Lévi-Strauss, 1959, p. 61). La parenté apparait donc partout comme un fait essentiellement social soumis sans cesse à des manipulations et à des choix d'ordre symbolique. Toute société tient compte des contraintes biologiques de la reproduction, mais aucun système n'en est le résultat pur et simple. Prenons ce seul exemple : les Nuer, une population installée au Soudan, étudiés par Evans-Pritchard (1940), pratiquent des mariages « fantômes » lorsqu'un mari meurt sans descendance ; les enfants que sa veuve conçoit avec un autre homme sont regardés comme ceux du défunt et non ceux du géniteur. En outre, lorsqu'il n'y a pas de fils pour assurer la continuité du lignage, une soeur, ou toute autre fille devient « femme-mari » en épou­sant une autre femme et les enfants que cette dernière conçoit avec un homme sont considérés comme fils de la première.  *(Ch. Collard – F. Zonabend : «  La parenté » - PU.F. – 2015)* |

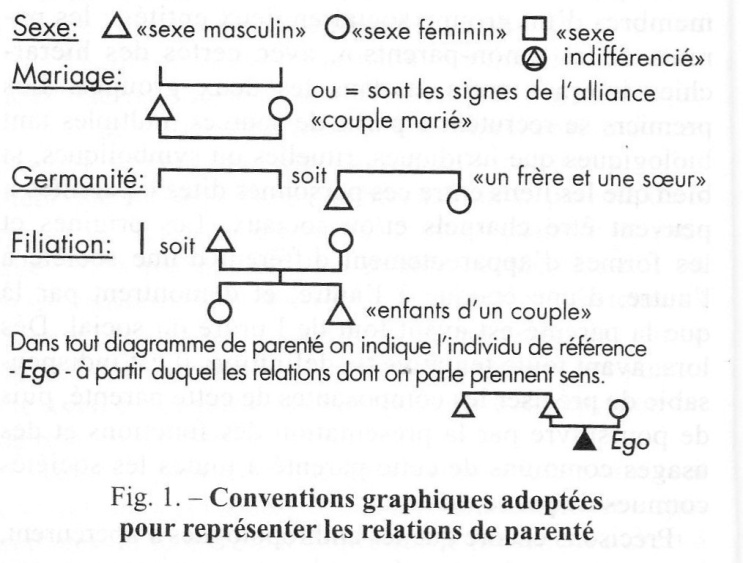
|  |
| --- |
| **Document 10**  13  On a aussi tendance à penser — puisque l'on naît encore partout de l'union des gamètes d'un homme et d'une femme — que l'enfant appartient toujours aux deux lignées des parents dont il est issu. Or, là encore, ce donné biologique de base est réinterprété, retraduit, selon une logique propre à chaque groupe social. Ainsi, un individu peut être socialement ratta­ché à une seule lignée (filiation *unilinéaire,* fig. 2), à deux lignées distinctes (filiation *bilinéaire,* fig. 3) ou a quatre lignées (filiation *indifférenciée* ou *cognatique,* fig. 4). En filiation unilinéaire, si le sexe masculin est choisi comme élément structurant, la relation est dite *agnatique* et la filiation *patrilinéaire* et nos parents sont des *agnats.*  *(Ch. Collard – F. Zonabend : «  La parenté » - PU.F. – 2015)* |

|  |
| --- |
| **Document 11 : Combien existe-t-il de systèmes de parenté?**  En gros, actuellement sur terre, 10.000 groupes exercent une souveraineté sur un territoire, des personnes et des ressources. Cela fait 10.000 sociétés, même si certaines comptent 50 personnes en Amazonie et qu'il y a 1,3 milliard de Chinois. Ces 10.000 sociétés ont toutes un système de parenté qui leur est propre. Nous, nous sommes dans un système dit "indiffé­rencié". On retrouve ce même système chez les Inuits ou en Indonésie. Il est apparu en Europe à la fin de la République romaine. Nous n'avons qu'un seul père et une seule mère. Ce système romain a été "encapsulé" par le christianisme. Plus tard, dans le christianisme, le mariage est devenu un sacrement. L'union d'un homme et d'une femme devant Dieu, avec interdiction du divorce, interdiction de relations sexuelles en dehors du mariage, interdiction de se masturber aussi, etc. L'Église a détruit la polygamie. Mais notre système n'est pas du tout majoritaire dans le monde! La Chine, l'Inde, et cela fait plus de deux milliards d'individus, fonctionnent autrement!  *(Laurent Valdiguié : « Entretien avec Maurice Godelier : "L'Occident vit une refondation, comme pendant la Renaissance"- Le Journal du Dimanche - dimanche 29 décembre 2013 )* |

|  |
| --- |
| Document n°12 : Les mille et une formes de la famille« La famille apparaît implicitement à chacun comme un fait naturel et, par extension, comme une fait universel. La croyance populaire en l'universalité, naturellement fondée, de la famille ne concerne pas une entité abstraite susceptible de prendre des formes variables, mais de façon très précise le mode d'organisation qui nous est familier et dont les traits les plus marquants sont la famille conjugale, la reconnaissance de la filiation et la transmission du nom par les hommes, la monogamies, la résidence virilocale ("Tu quitteras ton père et ta mère" dit la Bible ; " La femme doit suivre son mari " dit le code). Si l'on sait désormais qu'il existe ailleurs des usages différents des nôtres, ils sont considérés comme des traits de sauvagerie, des vestiges archaïques, à tout le moins comme des aberrations. Ils sont pourtant pratiqués par des millions d'hommes et de femmes. Si la famille, entendue au premier chef comme " l'union plus ou moins durable et socialement approuvée d'un homme, d'une femme et de leurs enfants " (Lévi-Strauss) semble être, de fait, un phénomène pratiquement universel (avec des variantes cependant), il existe des exemples de sociétés hautement élaborées où ces associations quasi-permanentes n'existent pas. Ainsi le cas fameux des Nayar de la côte de Malabar (Inde) : le genre de vie guerrier des hommes leur interdisait autrefois de fonder une famille. Les femmes, mariées nominalement, prenaient les amants qu'elles voulaient, les enfants appartenaient à la lignée maternelle, l'autorité et les gestion des terres étant aux mains non d'un pater familias, d'un mari, mais des hommes de la lignée, frères des femmes, eux-mêmes amants occasionnels des femmes des autres lignées. Cependant, ce type de groupement, non conjugal, est en lui-même une famille que nous appellerons matricentrée. Si l'union conjugale stable n'existe pas partout, elle ne peut donc pas être considérée comme un exigence naturelle. Mais, à dire vrai, en dehors du rapport physique qui unit la mère à ses enfants (gestation, mise au monde et allaitement), rien n'est naturel, nécessaire, biologiquement fondé dans l'institution familiale lorsqu'on y regarde de près. Même le lien biologique mère-enfant n'a pas partout la même prégnance. Chez les indiens du Brésil, où un homme peut épouser des soeurs ou une mère et des filles qu'elle a eues d'un autre homme, les enfants sont élevés par l'ensemble des co-épouses sans que chacune cherche à se préoccuper plus particulièrement des siens ; chez les Mossi de Haute-Volta, dans de grandes familles polygames, on établit, après le sevrage, une répartition des enfants entres les différentes co-épouses : même celles qui sont stériles ou qui ont perdu leurs enfants ont à élever des enfants qui ne sont les leurs, mais qu'elles chérissent comme leurs et qui, parvenus à l'âge adulte, ne se connaissent d'autre mère que celle qui les a élevés. Le "voix du sang", pour cette fois, ne crie pas très fort ! Sans dresser ici l'inventaire de toutes les formes familiales existantes, mais pour illustrer le caractère de l'institution, on citera, dans la multiplicité des réponses apportées aux désirs fondamentaux (désir sexuel, désir de reproduction) et aux nécessités (nécessité, notamment, d'entretenir et d'élever les enfants), certaines de celles qui nous semblent aller le plus radicalement contre l'évidence du bon sens, la chose au monde que nous croyons, comme la famille, universellement partagée. Ainsi, il va de soi, pour nous, que les partenaires de l'union conjugale sont de sexes différents, que cette union ne se noue qu'entre vivants, que le géniteur des enfants est normalement le père, que la famille conjugale (père, mère, enfants) est l'unité résidentielle et économique élémentaire par laquelle passent l'éducation et l'héritage. Or l'expérience ethnologique montre qu'aucun de ces principes n'est universellement admis.  ***Mariage légal entre femmes*** Dans certains populations africaines, il existe un mariage légal entre femmes. C'est le cas chez les Nuer soudanais, patrilinéaires (la reconnaissance de la filiation passe exclusivement par les hommes) où la fille n'est même pas considérée comme appartenant au groupe de son père, sauf si elle est stérile ; dans ce cas elle compte comme un homme. Le mariage légal est sanctionné par le paiement d'une dot en bétail ou " prix de la fiancée " (1), versée par le mari aux parents paternels de son épouse. La femme stérile perçoit aussi, comme " oncle " paternel, des parts des dots versées pour ses nièces, filles de frères. Avec ce capital, elle peut à son tour acquitter le " prix de la fiancée " pour une jeune fille qu'elle épouse légalement et pour laquelle elle accomplit les rites officiels du mariage. Elle lui choisit un homme, un étranger pauvre, pour cohabiter avec elle et engendrer des enfants. Ces enfants sont les siens et l'appellent " père " et elle leur transmet son nom. Son épouse l'appelle " mon mari ", lui doit respect et obéissance, la sert comme elle servirait un véritable mari. Elle-même administre son foyer et son bétail comme un homme le ferait. Au mariage de ses filles, elle reçoit à titre de " père " le bétail de leur dot et remet, pour chacune, au géniteur la vache, " prix de l'engendrement ". Le géniteur ne joue aucun rôle autre que celui pour lequel il a été requis et ne tire de ce rôle aucune des satisfactions matérielles, morales et affectives qui lui sont, ailleurs, liées. Dans ce cas, bien sûr, la femme-époux n'est qu'un ersatz d'homme et ce mariage légal reste tout à fait dans les canons de l'idéologie masculine. Chez les Yorubas du Nigeria, c'est une femme riche et non stérile qui peut légitimement épouser d'autres femmes et en avoir de la même façon substitutive, des descendants bien à elle. Un point annexe : il est exclu de voir dans ces unions, qui ont pour but la constitution d'une famille normale, une forme particulière d'homosexualité féminine.  ***Le mariage fantôme*** Aussi fréquent que le mariage entre vifs, le mariage-fantôme légal, toujours chez les Nuer, qui ne peut concerner qu'un mort sans descendance. Ainsi se crée une famille dont les protagonistes sont le mort, qui est le mari légal, la femme épousée au nom du mort par un de ses parents, le mari substitutif lui-même et les enfants qui naissent de leur union. Ces enfants sont socialement et légalement ceux du mort, du seul fait que le partenaire sexuel de la femme a prélevé sur le bétail du défunt le montant de la dot qu'il verse en son nom. Un homme peut épouser des femmes au nom d'un oncle paternel, d'un frère ou même d'une sœur stérile. La veuve d'un homme mort sans descendance, si elle ne peut elle-même concevoir pour lui des œuvres d'un beau-frère, peut aussi épouser une femme au nom de son mari (le père des enfants étant cette fois-ci son mari mort et non plus elle-même). Les enfants connaissent leur statut d'enfants d'un mort et retracent leur généalogie en partant de ce lien. Leur géniteur est pour eux, selon les cas, un oncle paternel ou un frère. La généalogie familiale n'a rien à voir avec l'engendrement biologique et cela d'autant plus que le mari substitutif, s'il n'a pas eu les moyens de doter une épouse pour son compte, mourra à son tour sans progéniture propre : elle lui sera constituée éventuellement par les soins d'un frère cadet ou d'un neveu. Mariage avec un mort, donc, et famille-fantôme, mais qui nous montrent que ni le sexe, ni l'identité des partenaires, ni la paternité physiologique, n'ont d'importance à eux seuls. Comme dans l'adage romain (is est pater quem nuptiae demonstant), ce qui compte, c'est la légalité du mariage, démontrée par le paiement du " prix de la fiancée ".  ***Mariage polyandrique***. Le déni de l'importance de la paternité physiologique se trouve également, chez les Tibétains qui pratiquent le mariage polyandrique : lorsque l'aîné de plusieurs frères a pris légalement une femme, celle-ci épouse successivement chacun des frères de son mari à des intervalles réguliers d'une année. Les homme pratiquant le commerce au long cours s'arrangent de telle sorte qu'il n'y ait jamais plus d'un mari au foyer en même temps. Les enfants sont attribués à l'aîné ; ils l'appellent " père " et appellent " oncle " les autres paris de leur mère. Les frères coépoux sont considérés comme formant une seule et même chair ; ainsi ce type de famille peut-il être tenu pour une simple variante de la famille monogame ; les contractants ne se soucient pas de la réalité de leur paternité individuelle, au profit de leur paternité commune. Point important : la propriété familiale, gérée par l'épouse collective qui règne en maîtresse sur son foyer, est toujours transmise collectivement.  Passons à des situations apparemment moins étranges. Dans les sociétés matrilinéaires, la filiation est comptée et reconnue par les femmes exclusivement. Hommes et femmes du groupe matrilinéaire ont des conjoints, mais le principe de résidence peut varier selon les sociétés : tantôt les hommes se déplacent pour aller vivre auprès de leurs épouses, tantôt les femmes se déplacent pour aller vivre auprès de leurs maris. Dans tous les cas, l'autorité première, la transmission de l'héritage ne s'exercent pas du père au fils, mais de l'oncle maternel au fils de la soeur,. Chaque lignage matrilinéaire (l'ensemble des individus qui descendent par les femmes d'un même ancêtre) possède des biens qui ne peuvent en effet, être transmis à l'extérieur du groupe, ce qui serait le cas si le mère transmettait à son fils, qui appartient selon la règle de filiation au matrilignage de sa mère, les biens qu'il tient de son propre matrilignage. Chez les Senufo de Côte-d'Ivoire, matrilinéaire et polygames, chacun des conjoints reste dans sa famille d'origine, qui est alors la véritable unité domestique de production. Le soir venu, les maris partent rejoindre à tour de rôle (une par jour) leurs différentes épouses qui cuisinent pour eux et leur rendent les services ordinaires du mariage, mais ils ne résident jamais de façon permanent avec une d'entre elles et les enfants qu'ils en ont eus. L'institution est connue sous le nom de " visisting husband ", le mari visiteur. C'est une forme de famille différente de celle pratiquée par les Nayar en ce que, chez les Senufo, le mari est aussi le père de ses enfants. Si la famille est bien un donné universel, en ce sens qu'il n'existe aucune société dépourvue d'une institution remplissant partout les mêmes fonctions (unité économique, lieu privilégié de l'exercice de la sexualité, reproduction biologique, "élevage" et socialisation des enfants) et obéissant partout aux mêmes lois (existence d'un statut matrimonial légal, prohibition de l'inceste, division du travail selon les sexes), et même si le mode conjugal monogame est le plus répandu, l'extrême variabilité des règles concourant à son établissement, à sa composition et à sa survie démontre qu'elle n'est pas sous ses modalités particulières un fait de nature, mais au contraire un phénomène hautement artificiel, construit, un phénomène culturel. »  *(1) La dot à la française est perçue comme une incongruité majeure par toutes les autres cultures : non seulement le père se prive de la force de travail et de la capacité de reproduction de ses filles, au bénéfice exclusif d'autres hommes, mais il faut de plus qu'il paye pour cela !*  **Françoise Héritier** |

1. **VOCABULAIRE ETHNOLOGIQUE**

**Document 13**

****

|  |
| --- |
| **Document 14 : QUELQUES TERMES DE VOCABULAIRE**  **Termes relatifs à la filiation et à la parentèle**  **Utérins**  Individus apparentés exclusivement par des femmes.  -> Agnats.  **Agnats**  Individus apparentés\* exclusivement par des hommes.  Agnatique : relation par les hommes, en ligne paternelle ; relatif aux agnats\*.  ➛ Utérins.  **Affins**  Alliés, parents par alliance\*. Certains auteurs dis­tinguent pour les sociétés amazoniennes les affins réels (beaux-frères) des affins virtuels (cousins\* croisés\* par exemple) et des affins potentiels (non-parents conçus comme affins possibles).  **Collatéralité**  Relation entre germains\* ou descendants\* de ger­mains\*, par opposition à celle entre ascendants\* et descendants\* directs.  ->Ascendance 0 Descendance  **Collatéraux**: individus entretenant un lien de collatéralité\*.  **Cognats**  Terme qui à Rome désignait l’ensemble des consanguins\*, mais s’appliquait plus particulière­ment aux parents maternels, par opposition aux agnats\*. Repris par les anthropologues, il désigne l’ensemble des individus aussi bien apparentés par les hommes que par les femmes.   * Cognatique: relatif aux cognats\*.   **Parentèle – Kindred**  Unité egocentrée de parenté, englobant les consanguins\* bilatéraux, et qui, pour certains auteurs, peut également concerner les affins\*. Associées aux systèmes indifférenciés\*, on peut trouver des parentèles dans n’importe quel régime de filiation\*.  **Descendance –( Filiation en anglais)**  Ensemble des personnes issues d’Ego (enfants, petits-enfants, arrières petits-enfants,…)  **Filiation – (Descent)**  Ensemble de droits et d’obligations résultant de l’inclusion dans un groupe défini par la transmission des positions filiatives d’une génération à l’autre  **Filiation unilinéaire**  Filiation patrilinéaire filia­tion\* unilinéaire\* par les hommes.  Filiation matrilinéaire filiation\* unilinéaire\* par les femmes  **Filiation** **bilinéaire** règle combinant filiation patrilinéaire\* et matrilinéaire\*, mais différenciant les éléments transmis respectivement par l’un et l’autre groupe.  **Termes de parenté**  **Fraternité**  Relation biologique ou contractuelle (pacte de sang par exemple) entre des individus se considé­rant comme frères.  -> Germains 0 Fratrie.  **Germains – Fratrie – *Siblings***  L’ensemble des frères et des sœurs.  **Avunculat**  Relation entre l’oncle maternel et le neveu uté­rin\*, marquée par une série de conventions concernant leurs rapports et/ou la transmission. ➛ Parenté ◊ Parenté à plaisanterie.  _Pic14  **Cousins croisés** : Enfants de germains\* de sexe opposé.  Cousins croisés bilatéraux: cousins croisés\* liés l’un à l’autre par le biais de leurs deux parents respectifs, pour chacun d’eux par la mère et le père.   * Cousins croisés matrilatéraux: cousins croi­sés\* liés à Ego par sa mère; les enfants du frère de la mère. * Cousins croisés patrilatéraux: cousins croi­sés\* liés à Ego par son père ; les enfants de la sœur du père. * Cousins croisés unilatéraux: cousins croisés\* liés l’un à l’autre par le biais d’un seul de leurs deux parents respectifs, pour chacun d’eux par la mère *ou* le père.   **Cousins parallèles**  Enfants de deux frères ou de deux sœurs ; les enfants de germains\* de même sexe.   * Cousins parallèles matrilatéraux: cousins parallèles liés à Ego par sa mère; les enfants de la sœur de sa mère. * Cousins parallèles patrilatéraux: cousins parallèles liés à Ego par son père; les enfants du frère de son père.   par rapport à l’ancêtre\* commun : *second cousin once removed* désigne le père et/ou le fils du cou­sin\* au deuxième degré.  **724** • Système canonique: qui prend le couple,  source de la parenté\* commune, comme point de départ. Dans ce système, on compte les degrés par tranches générationnelles\* et non plus par le nombre de liens d’engendrement. Les frères et sœurs sont parents au premier degré, les cousins\* germains\* au deuxième, les cousins issus de germains\* au troisième degré et ainsi de suite.   * Système civil – système romain: le mode de comput le plus courant est le mode romain ou civil de calcul, qui fait que le degré de parenté dépend du nombre de liens d’engendrement séparant deux personnes tout en passant par l’ancêtre\* commun. Mon cousin germain\* est mon parent au quatrième degré, mon neveu l’est au troisième.   **Extraits de :**  **« Glossaire » Par Laurent S. Barry, Pierre Bonte, Nicolas Govoroff, Jean-Luc Jamard, Nicole-Claude Mathieu, Enric Porqueres i Gené, Salvatore D’Onofrio, Jérôme Wilgaux, András Zempléni et Françoise Zonabend**  **L’Homme 154-155 (avril-septembre 2000) - Question de parenté** |

1. **DIVERSITE DES REGLES DE PARENTE**
2. **REGLES D’ALLIANCE ET D’UNION**

|  |
| --- |
| **Document 15 : QUELQUES TERMES DE VOCABULAIRE**  **Endogamie/Exogamie /** Règle (ou pratique) enjoignant à un individu de choisir son conjoint à l’intérieur de son propre groupe (groupe de parenté\*, groupe territorial, groupe statutaire, etc.).   * **Endogamie** : règle prescriptive, préféren­tielle ou statistique imposant à un individu de choisir son conjoint au sein de son groupe d’ap­partenance (groupe de parenté\*, territorial, sta­tutaire, etc.). * **Exogamie**: règle (ou pratique) enjoignant à un individu de choisir son conjoint à l’extérieur de son propre groupe (groupe de parenté\*, groupe territorial, groupe statutaire, etc.).   (En sociologie, on s’intéresse plus souvent aux cas **d’homogamie** et **d’hétérogamie** sociale - L'homogamie est le fait de se marier dans un même groupe, qui peut être un clan, un groupe religieux, une ethnie, etc. L'homogamie sociale ou socioprofessionnelle est le fait de choisir son conjoint dans le même groupe social que le sien. *(« Centre d’Observation de la Société » -* [*http://www.observationsociete.fr/homogamie-sociale*](http://www.observationsociete.fr/homogamie-sociale) *)*  **Monogamie/ Polygamie**  **Monogamie**  Règle selon laquelle un individu ne peut avoir plus d’un conjoint en même temps.  **Polygamie**  Unions multiples et concomitantes d’un individu. -> Monogamie.  **Polyandrie**: mariages concomitants d’une femme avec plusieurs hommes   * Polyandrie fraternelle – Polyandrie adel­phique: mariages concomitants d’un femme avec plusieurs hommes d’une même fratrie\*.   **Polygynie**: mariages concomitants d’un homme avec plusieurs femmes.   * Polygynie sororale – Polygynie adelphique: mariages concomitants d’un homme avec plu­sieurs femme d’une même fratrie\*.   **Lévirat** : Remariage d’une femme avec le frère de son époux décédé.  **Sororat** : Remariage d’un homme avec une sOeur de son épouse décédée.  **Extraits de :**  **« Glossaire » Par Laurent S. Barry, Pierre Bonte, Nicolas Govoroff, Jean-Luc Jamard, Nicole-Claude Mathieu, Enric Porqueres i Gené, Salvatore D’Onofrio, Jérôme Wilgaux, András Zempléni et Françoise Zonabend**  **L’Homme 154-155 (avril-septembre 2000) - Question de parenté** |

|  |
| --- |
| **Document 16 : polyandrie**.  La polyandrie peut être adelphique (Tibet in non (Guayaki 58). Dans le premier cas, une femme épouse un groupe de frères et les enfants qui naissent sont attribués successivement à chacun des frères en commençant par l'aîné ou sonttous considérés comme les descendants de l'aîné. La principale raison de ces mariages adelphiques est de préserver indivis un patrimoine. Dans le second cas, une femme a plusieurs maris qui ne sont pas apparentés entre eux, et les enfants sont alors attribués successivement à chacun d'eux.  *(Maurice Godelier : « Les métamorphoses de la parenté » - Flammarion 2010)* |

|  |
| --- |
| **Document 16 : Le célibat**  Un dernier mot sur le célibat et le statut des célibataires dans la plupart des sociétés. Dans beaucoup d'entre elles, chez les Baruya par exemple, le célibat est impensable et interdit. Tout individu, à moins d'être atteint d'une infirmité grave, doit se marier. Chez les Incas 62 tous les hommes à partir de vingt-cinq ans, toutes les femmes à partir de quatorze ans devaient être mariés ou fiancés. L’administration impériale procédait systématiquement à des recensements des populations, et contrai­gnait les retardataires à se marier en leur imposant parfois d'office un conjoint. Cependant, le célibat est valorisé dans beaucoup de sociétés lorsqu'il est associé à l'exercice d'une fonction sociale importante, religieuse ou autre, qui exige que l'individu renonce partiellement ou complètement à la sexua­lité et aux responsabilités de fonder une famille.  *(Maurice Godelier : « Les métamorphoses de la parenté » - Flammarion 2010)* |

|  |
| --- |
| **Document n° 17**  « En Europe, il nous est difficile de concevoir qu'un homme puisse n'avoir aucun lien de parenté avec les enfants qu'il a engendrés, sauf dans des conditions d'ignorance très particulières. Chez les Na, peuple d'agriculteurs de la région himalayenne de la Chine, c'est pourtant la règle. Dans cette société matrilinéaire, à sa naissance, un enfant fait automatiquement partie du groupe de sa mère. Dans les maisons des Na, les frères et les sœurs travaillent, consomment et résident ensemble toute leur vie. Le groupe de résidence est donc composé de consanguins apparentés par les femmes qui sont appelés ong hing, ce qui signifie littéralement, «gens de l'os». Dans la culture des Na, l'« os » est l'équivalent de la notion de « sang» chez nous : c'est le vecteur de la filiation. (…) Chez les Na, il n'y a pas de vrai mariage. Les hommes rendent visite aux femmes des autres maisonnées, la nuit, de manière furtive. La relation entre amants est du domaine privé, elle cesse dès que l'un ou l'autre des partenaires le désire. Les femmes donnent naissance à des enfants qui n'ont littéralement pas de père : le terme n'existe pas dans la langue na. Toutefois, lorsqu'une relation entre amants est longue et exclusive, ou lorsque la ressemblance physique est visible, on peut identifier le géniteur. Mais aucun lien social, juridique ou affectif, ne le rattache à son enfant. Ainsi, il peut arriver qu'un homme devienne un jour l'amant d'une femme qu'il a engendrée sans que personne y trouve à redire, puisqu'ils ne sont pas considérés comme parents. Voilà donc une culture qui reconnaît le rôle de l'homme dans l'engendrement, mais ignore la paternité au sens où nous l'entendons. (…) »  *Agnès Fine, Une société sans pères,- Sciences Humaines, Hors Série N° 23, Décembre 1998 – janvier 1999.* |

|  |
| --- |
| **Document n°18  : La loi du désir comme principe communautaire**  Des confins himalayens nous vient une découverte qui bouscule les certitudes du profane comme les théories les mieux établies de l'anthropologie : une société peut exister et se perpétuer sans pères ni maris. Autrement dit, l'alliance et la double filiation instaurant la famille ne sont pas l'alpha et l'oméga de toute communauté humaine. En effet, chez les Na, étudiés par Cai Hua, l'amour libre n'est pas une dissidence, une audacieuse ou une coupable licence, mais une solide institution, et il n'y a, selon notre terminologie évidemment, que des enfants naturels.  Cette population de quelque 30 000 personnes vit dans une région reculée de Chine, la cuvette du Yongning, située à 2760 mètres d'altitude, au coeur de massifs culminant à 4 500 mètres, à la lisière des provinces du Yunnan et du Sichuan. Aujourd'hui, deux pistes la relient au reste du pays, la poste fonctionne à peine, les lignes téléphoniques sont rares et les communications quasi inaudibles. Dans le passé, seuls quelques caravaniers arrivaient jusque-là. Pourtant, la réputation des moeurs étranges des Na a depuis fort longtemps traversé les montagnes. De très anciens textes de chroniqueurs chinois les rapportent. Li Jing, par exemple, un auteur de la dynastie des Yuan (1279-1368), s'émeut de l'indécente conduite des femmes. Marco Polo, son contemporain, colporte la nouvelle au-delà des continents : dans son *Devisement du monde*, le livre des merveilles, il brocarde ces « jobards » qui « ne se soucient en rien si l'un d'eux touche la femme d'un autre, pourvu que ce soit volonté de la femme », et qui vont jusqu'à accepter avec empressement que tous les membres féminins de la maisonnée s'offrent aux étrangers. Une aubaine peut-être pour ces derniers: un précis anonyme du début du XXe siècle, évoquant l'humeur joyeuse des habitants, raconte que, « parmi les commerçants venus de loin, passant dans la région, une grande partie s'y attache et y épuise toute sa fortune ».  Après le vagabondage des récits, le pesant bagage de l'idéologie: dans les années 60, des ethnologues chinois défendent, sous les auspices d'Engels, une conception évolutionniste selon laquelle ces populations, restées au stade attardé du mariage par groupe, vont accéder au stade ultime et souhaitable de la conjugalité. Leurs publications ont eu de si fâcheuses conséquences pour les Na que Cai Hua, par la suite, a eu du mal à vaincre leurs réticences et à se faire accepter pour étudier enfin, sans préjugés, leur société. Chercheur à l'Académie des sciences sociales du Yunnan puis au Laboratoire d'anthropologie sociale à Paris, il a fait de longs séjours à Yongning avant de rédiger cette monographie exceptionnelle.  Pour les Na, de même que la pluie permet à l'herbe de pousser, l'homme est un « arroseur » qui permet à la femme d'enfanter. Son rôle est nécessaire et bénéfique, mais néanmoins secondaire, car l'os, considéré comme le vecteur des caractères héréditaires, vient de la mère. Tous ceux qui ont un même ancêtre féminin sont dits gens du même os, ils habitent ensemble, partageant « le même pot et le même feu ». Quand un enfant naît, il appartient automatiquement au groupe de celle qui l'a mis au monde. Système de parenté, mode de résidence et unité économique sont ainsi strictement matrilinéaires: dans chaque maisonnée cohabitent la mère, ses enfants des deux sexes, les enfants de ses filles et ainsi de suite, au fil des générations. Les hommes de la maison sont donc toujours des frères ou des oncles maternels. Ces derniers occupent la fonction du père, qui, lui, n'existe même pas dans le vocabulaire. Seuls ceux qui ont un os commun, considérés comme consanguins en somme, sont apparentés et, par conséquent, concernés par la prohibition de l'inceste, qui existe ici comme partout ailleurs. Et de façon très rigoureuse, puisque toute évocation sexuelle, tout propos leste et même tout rapprochement (cheminer ensemble de nuit ou se côtoyer devant la télévision, par exemple) est interdit entre eux.  Cette rigueur contraste avec la très grande liberté sexuelle en dehors de la lignée. La « visite furtive» est ce que les Na pratiquent le plus volontiers. Elle a toujours lieu au domicile de l'élue, que son galant vient rejoindre en catimini, autour de minuit, pour la quitter à l'aube. Hommes et femmes, indifféremment, font le premier pas, et chacun peut accepter ou décliner la proposition à son gré. La seule règle est que les consanguins ne soient jamais témoins de ces avances. Même s'ils n'ignorent évidemment pas ces relations si courantes qu'un voleur surpris dans une maison peut s'en sortir en prétendant être un visiteur amoureux, il convient qu'ils ne voient et n'entendent rien. Les rencontres sont souvent éphémères. Les jeunes, surtout, aiment les multiplier; des garçons et des filles réputés pour leur ardeur, leur charme ou leur beauté ont eu ainsi plus d'une centaine d'amants.  Il y a cependant des cas où la « visite furtive », devenue assidue, se transforme en « visite ostensible », après échange de cadeaux et réception de l'impétrant par le chef féminin de la maisonnée, hors la présence des hommes. Mais il n'est pas pour autant admis comme résidant, cela n'empêche pas la poursuite d'autres relations même si généralement l'homme et la femme s'accordent tacitement l'exclusivité, et chacun peut rompre quand il le veut. Il y a aussi, beaucoup plus rarement, des cas où la cohabitation d'un couple s'impose : lorsqu'une maisonnée manque de main-d'oeuvre masculine ou que, dans la dernière génération, il n'y a pas de femmes susceptibles de procréer. Là encore, les partenaires se choisissent librement et peuvent se séparer. Toutefois, leur cohabitation doit recevoir l'assentiment des deux lignées. Que l'homme aille chez la femme ou l'inverse, les enfants sont toujours ceux de la mère. Finalement, il n'y a que dans la famille aristocratique du « gouverneur » (le zhifu), où le fils aîné hérite de la charge, que l'on trouve des successions de mariages. Mais ceci est une importation de la dynastie des Qing (1644-1911), une affaire de politique plus que de parenté. Pour preuve : la famille du zhifu ayant perdu son pouvoir en 1956, le fils aîné du dernier zhifu, revenu à Yongning quelques années après, s'est installé chez sa soeur et a opté pour la « visite furtive ».  Les coutumes des Na ont ainsi traversé les siècles, le contrôle lointain des empereurs étant plus administratif que moral. Tel n'est pas, en revanche, celui du pouvoir communiste, qui juge la vie des Na primitive (elle « empêche la prise de conscience de la lutte des classes chez le peuple »), contre-productive (ils ne pensent qu'à ça, au lieu de travailler) et malsaine (elle favorise la propagation des maladies vénériennes). Quatre « réformes matrimoniales » vont donc se succéder. La première se veut éducative : des discussions sont organisées avec les villageois pour les convaincre de « la supériorité de la monogamie socialiste ». En 1966, au début de la révolution culturelle, une équipe de travail tente d'imposer le mariage à tous ceux qui pratiquent la « visite ostensible »; c'est un échec, la majorité des couples se séparent après son départ. Et la même démarche, en 1971, aboutit au même résultat. Aussi, en 1974, des mesures très coercitives sont-elles prises: les femmes sont obligées de désigner le géniteur réel ou supposé de leur(s) enfant(s); à défaut, le chef de brigade s'en charge, et le couple ainsi identifié doit s'officialiser afin de recevoir sa ration annuelle de céréales. C'est un « séisme social » : les jeunes n'osent plus se rencontrer tant ils ont peur de se retrouver mariés. Et cela marche très mal: en dépit des pressions, les couples se défont.  On n'impose pas un changement de moeurs. Cela change pourtant au Yongning. Car l'école se révèle autrement plus efficace que les réformes. Le na étant une langue sans écriture, c'est en chinois que se fait l'enseignement, d'autant mieux qu'il est délivré par des Na sinisés. Leurs élèves apprennent les valeurs d'ailleurs: dans leurs manuels d'école primaire, il y a toujours un père et « pas de case pour l'oncle maternel ». Ils découvrent aussi, avec la biologie, que l'hérédité n'est pas dans l'os de la mère. Aussi peut-on penser qu'en dépit de sa ténacité la « société de célibataires » des Na va finir par se défaire. Dès lors, elle ne restera plus que dans les annales de l'anthropologie, comme un cas invitant à réviser la théorie. « Le cas na témoigne du fait que le mariage et la famille ne peuvent être considérés comme universels, ni logiquement, ni historiquement ».Il faut revoir la copie. Celle de Radcliffe-Brown, selon laquelle le noyau dur, l'unité de structure de tout système de parenté est la « famille élémentaire », caractérisée par la relation parents-enfants. Celle de Lévi-Strauss, pour qui l'alliance et l'échange institutionnalisé des femmes, garantissant la prohibition de l'inceste et la division sexuelle du travail, sont au principe de toute organisation sociale. Dès lors, qu'est-ce qui est universel, outre la prohibition de l'inceste, qui se passe fort bien, chez les Na, de toute forme d'alliance ? Le « principe-désir », nous dit Cai Hua, incitant à la possession du partenaire ou, à son contraire, la multiplication des relations. Une société ne peut institutionnaliser que l'une de ces modalités contradictoires en inhibant l'autre. On a donc des « sociétés à mariage » et, en l'état actuel des connaissances, une seule « société à visite », celle des Na. Posséder ou multiplier, il faut choisir ses lois du désir.  ***Nicole Lapierre, Le Monde, 12 septembre 1997*** |

1. **DOT ET COMPENSATION : LE PRIX DE LA FIANCEE**

|  |
| --- |
| **Document n° 19**  Dans la plupart des sociétés traditionnelles, le mariage est accompagné de transactions marquant les relations entre groupes de parenté. Ces transactions prennent la forme d'une dot ou d'une compensation matrimoniale. La dot représente les biens que la famille de la fille donne à l'époux ou à sa famille. Le système dotal existe surtout en Europe et en Asie. Les sociétés qui pratiquent la dot considèrent généralement qu'il n'est pas bon d'avoir beaucoup de filles car leur mariage est coûteux. La dot est un élément important des mariages en Inde. Bien des mariages sont annulés simplement parce que les deux familles (car le mariage est d'abord une affaire entre  deux familles) n'arrivent pas à se mettre d'accord sur le mon­tant de cette dot. En règle générale, plus le statut du garçon est élevé (notamment du fait de son éducation), plus la dot à verser est importante. Inversement, plus le statut de la fille est élevé, moins la dot est grande. (…)  La dot peut aussi être directement remise à la fille pour son ménage. C'est le cas en Iran, où la fille procure la dot et le mari procure la maison pour le couple. Lorsque l'épouse reçoit des biens de son époux, on parle de douaire. A la mort de celle-ci, ses biens reviennent à ses enfants. En Assyrie, le mari constituait un douaire pour son épouse afin de lui assurer ses vieux jours en cas de veuvage (Glassner, 1986). Ce terme est aussi associé au terme allemand *Morgengabe («* cadeau du matin »), qui, au Moyen Age, était une sorte de paiement que le mari faisait à son épouse après la nuit de noces pour le don de sa virginité (Zimmermann, 1993).  Opposée à la dot, la compensation matrimoniale *(bride­price* en anglais, expression également traduite de façon impropre en français par le « prix de la fiancée » car il ne s'agit pas véritablement d'un « achat » ou d'une transaction commerciale) est une institution très fréquente dans les socié­tés traditionnelles, notamment en Afrique. Si la compensation matrimoniale est relativement minime dans les sociétés matri­locales, car la femme ne quitte pas physiquement son groupe, elle prévaut souvent dans les systèmes où la résidence est patrilocale. Du fait du mariage, le groupe de la mariée perd en effet une « ouvrière » et une femme qui pouvait lui donner des enfants. La compensation matrimoniale veut compenser cette perte. (…)La compensation matrimoniale est souvent en jeu lors du divorce et peut alors être restituée par les parents de l'épouse. Chez les Bédouins à nouveau, Wilfried Thesiger (1980) rap­porte le cas d'une femme qui s'était enfuie de chez son mari et dont les frères voulaient obtenir le divorce. Le mari n'était prêt à accepter cette séparation que si la totalité du prix de la fiancée lui était rendue. Les frères estimaient que c'était injuste, leur soeur ayant vécu avec lui durant de nombreuses années. L'affaire fut présentée au cheikh, qui déclara que la famille devait rembourser au mari seulement la moitié de la somme versée pour le mariage.  Une autre forme de compensation qui témoigne toujours de l'importance des transactions entre groupes de parenté est la compensation du meurtre. Chez les Bédouins, la loi du talion peut entraîner une vendetta en cas de meurtre. La famille de la victime accepte cependant parfois des chameaux en com­pensation du sang versé. Ce « prix du sang » remplace et évite la vengeance pour le meurtre d'un parent (Thesiger, 1980). Chez les Igar'iyen du Maroc, afin de compenser un meurtre, une femme peut être donnée en mariage par le groupe du meurtrier pour être épousée par le père ou le fils du mort. Il n'y a pas de plus grand déshonneur pour un groupe que de céder une de ses filles dans de telles conditions. (…)Ces exemples montrent l'équivalence symbolique entre la compensation matrimoniale et la compensation du meurtre. Cette dernière, liée à l'importante notion d'honneur, est envi­sagée par les anthropologues comme une institution sociale qui oblige un groupe ou une catégorie de parents à réparer le sang versé (bien qu'elle ne se limite pas à venger la mort d'un des siens). Comme l'alliance, la vengeance rituelle met en jeu des solidarités de familles, de lignages ou de clans. Elle est exercée par des individus apparentés entre eux sur d'autres individus également apparentés entre eux.  *(Christian Ghassarian : « Introduction à l’analyse de la parenté » - Point Seuil- 1996)* |

1. **REGLES DE LOCALISATION**

|  |
| --- |
| **Document 20**  **Résidence (règle ou norme de) – *Rules of resi­dence***  Règle qui précise le lieu où s'établissent (avec ou sans délai) les nouveaux mariés.   * Résidence matrilocale: établissement des époux auprès des parents de l’épouse. * Résidence patrilocale: les jeunes mariés doi­vent résider dans le village ou sur le territoire du père de l'époux. * Résidence uxorilocale: établissement de la résidence sur le territoire ou près du groupe de l'épouse (expression plus générale que résidence matrilocale\*). * Résidence virilocale: établissement du couple sur le territoire ou près du groupe de l'époux (expression plus générale que résidence patrilo­cale\*). * • Résidence avunculocale : sur le territoire ou auprès du frère de la mère de l'époux (devient souvent virilocale\* en un deuxième temps).   **Extraits de :**  **« Glossaire » Par Laurent S. Barry, Pierre Bonte, Nicolas Govoroff, Jean-Luc Jamard, Nicole-Claude Mathieu, Enric Porqueres i Gené, Salvatore D’Onofrio, Jérôme Wilgaux, András Zempléni et Françoise Zonabend**  **L’Homme 154-155 (avril-septembre 2000) - Question de parenté** |

1. **SEPARATIONS**

|  |
| --- |
| **Document n° 21**  Mentionnons également l'importance de l'âge des personnes qui s'unissent. Chez les Chukchee de Sibérie 59, une jeune femme peut être « mariée » à un garçon de trois ans qu'elle élèvera en même temps que les enfants qu'elle concevra de liaisons avec des « amants autorisés ». Chez les Arapesh 6", la jeune fille est fiancée très tôt, vers l'âge de six ou sept ans, et s'en va vivre dans la famille de son futur mari où elle sera élevée par ses beaux-parents. Chez les Aborigènes australiens, l'écart d'âge peut être de quinze ans ou plus, et là encore il arrive que le mari élève en quelque sorte son épouse comme sa fille. Enfin, de grandes différences sont introduites dans le fonctionnement interne des familles, dans les comportements de leurs membres et en général dans l'exercice de la parenté, si le divorce est autorisé ou non pour mettre fin aux unions qui les avaient fait naître (divorce ou séparation, puisque dans les couples vivant en union libre le divorce n'a pas de sens puisqu'il n'y a pas eu mariage). De même pèse le fait que les individus, après leur divorce, sont ou non autorisés à se remarier et à quelles condi­tions. La question se pose également pour le remariage d'un veuf ou d'une veuve, après le décès de leur conjoint. Dans l'Occident chrétien, chez les catholiques, le mariage étant un sacrement et les époux étant supposés devenir par leur union « une seule chair », leur lien est indissoluble et le divorce est interdit. Il l'était chez les Incas 61, et en Inde de nos jours il n'est quasiment pas pratiqué, même s'il est autorisé par la loi. La femme qui demande le divorce trouve difficilement à se remarier. Et un homme, s'il divorce, court le risque d'avoir à restituer la dot de sa femme. Chez les Baruya, le divorce est interdit. Un homme peut répudier sa femme, mais dans ce cas, Il la laisse à un frère ou à un cousin parallèle qui la reprend comme deuxième ou troisième épouse.  *(Maurice Godelier : « Les métamorphoses de la parenté » - Flammarion 2010)* |

1. **APPELLATIONS**

|  |
| --- |
| **Document 22 : La deuxième fonction de la parentalité?**  Donner un nom. Dans toute société, un enfant qui n'a pas de nom n'existe pas. Dans les sociétés patrilinéaires, c'est un nom appartenant au clan du père. Chez les Baruya, un enfant, pendant sa première année, ne voit quasiment pas son père. S'il meurt cette année-là, il est enterré n'importe où. Puis, s'il survit à sa première année, le clan du père lui donne un nom et il entre dans le groupe. Sans nom, un enfant n'est pas complet.  *(Laurent Valdiguié : « Entretien avec Maurice Godelier : "L'Occident vit une refondation, comme pendant la Renaissance"- Le Journal du Dimanche - dimanche 29 décembre 2013 )* |

|  |
| --- |
| **Document n° 23**  **Termes d’adresse**  Termes servant à désigner familièrement un parent (consanguin ou allié) auquel on s’adresse directement. Ex. papa.  **Termes de référence**  Termes servant à désigner à un tiers un parent dont on parle. Ex. mon père.  **« Glossaire » Par Laurent S. Barry, Pierre Bonte, Nicolas Govoroff, Jean-Luc Jamard, Nicole-Claude Mathieu, Enric Porqueres i Gené, Salvatore D’Onofrio, Jérôme Wilgaux, András Zempléni et Françoise Zonabend**  **L’Homme 154-155 (avril-septembre 2000) - Question de parenté** |

|  |
| --- |
| **Document 24**  Mais toutes les relations qu'un Baruya, homme ou femme entretient avec les membres de sa famille de naissance d'adoption, avec les membres de son lignage, avec ses alliés directs ainsi qu'avec les alliés de ses consanguins (le frère de l'épouse d'un de ses frères) et les consanguins de ses alliés (le frère de son beau-frère) sont désignées par des termes qui subsument souvent plusieurs de ces relations, celui pour « père » désignant en même temps tous les frères du père,etc…  L'ensemble des vocables permettant aux Baruya de s'adresser à d'autres personnes (termes d'adresse) en tenant compte de la relation de parenté qui les relie, ou d'exprimer les relations qui les relient à d'autres, ou qui relient d'autres Baruya entre eux (termes de référence), se présentait, nous l'avons dit, et) une variété locale d'un type de terminologie depuis longtemps identifié : le type dit iroquois.  t'ALLIANCE El' LA RÉS1)KN(E, 219  Une autre composante fondamentale du domaine de la parenté est donc l'existence d'un vocabulaire particulier permettant à un individu quelconque, spécificié seulement par son sexe, de s'adresser à d'autres individus qui lui sont apparentés de diverses façons ou de décrire les liens de parenté qui relient entre eux des individus qui lui sont ou ne lui sont pas personnellement apparentés (exemple : X est le *migwé* [le cousin croisé] de Y parce que son père A a épousé... etc.).  *(Maurice Godelier : « Les métamorphoses de la parenté » - Flammarion 2010)* |

|  |
| --- |
| **Document n° 25**  Un des outils de l'ethnologue pour comprendre les systèmes de parenté et les structures de l'échange matrimonial est la ter­minologie(…) La terminologie est un véritable langage qui classe les parents en catégories et sous-catégories. En apprenant les termes de parenté, l'enfant apprend à se conduire d'une manière appro­priée vis-à-vis des personnes auxquelles s'appliquent ces termes. Le terme de parenté est pratiquement une étiquette sur laquelle on peut fixer une conduite basée sur le respect ou la familiarité, l'affection ou l'hostilité, les droits et/ou les devoirs, la plaisanterie ou l'évitement, etc. Nous avons vu que les mariages prescrits et prohibés se rapportent le plus sou­vent aux termes de parenté. Les structures matrimoniales ont ainsi des correspondances dans la terminologie, notamment lorsqu'elles distinguent les consanguins que l'on peut épouser de ceux que l'on ne peut pas épouser (comme les cousins parallèles qui, dans la moitié d'Ego, sont des « frères » et des « soeurs », alors que les cousins croisés de sexe opposé, dans l'autre moitié, sont des « époux potentiels »). (…)  La dénomination des soeurs, cousines parallèles et cousines croisées bilatérales pour Ego masculin peut être représentée de la façon suivante :  **Hawaïen** : soeurs = cousines parallèles = cousines croisées bilatérales  **Eskimo** : soeurs #cousines parallèles = cousines croisées bilatérales  **Iroquois** : sœurs = cousines parallèles # cousines croisées bilatérales  **Crow/omaha** : soeurs = cousines parallèles # cousines croisées (patrilatérales # matrilatérales)  **Soudanais** : soeurs # cousines parallèles # cousines croisées (patrilatérales # matrilatérales)  *(Christian Ghassarian : « Introduction à l’analyse de la parenté » - Point Seuil- 1996)*  **Type dravidien**: il convient de distinguer le type dravidien du type iroquois\*, car si dans ces deux systèmes terminologiques, les germains\* sont assimilés aux cousins\* parallèles\* et distin­gués des cousins\* croisés\* (G = P # X), la nomenclature iroquoise possède par ailleurs des termes spécifiques pour les alliés\*, tandis que la nomenclature dravidienne est un système dichotomique, dans lequel la distinction des parallèles et des croisés correspond en fait à l’op­position des consanguins\* et des affins\*, des non-épousables et des épousables, et est donc non pas l’expression d’un système de filiation\* mais d’une structure élémentaire\* de l’alliance\*.  **« Glossaire » Par Laurent S. Barry, Pierre Bonte, Nicolas Govoroff, Jean-Luc Jamard, Nicole-Claude Mathieu, Enric Porqueres i Gené, Salvatore D’Onofrio, Jérôme Wilgaux, András Zempléni et Françoise Zonabend**  **L’Homme 154-155 (avril-septembre 2000) - Question de parenté** |

|  |
| --- |
| **Document 26**  Bien entendu, les terminologies et les systèmes de parenté n'ont pas fini d'évoluer. Aujourd'hui et sous nos yeux, les terminologies polonaise 63 et chinoise, qui sont dans leur structure globale de type « soudanais », s'orientent de plus en plus (et de plus en plus vite) vers une terminologie de type eskimo, peut-être à cause de l'importance de plus en plus grande que joue dans ces sociétés la famille nucléaire au détriment de formes de famille plus étendues. Par ailleurs, comme le rappelle Trautmann, l’histoire fournit de multiples exemples de communautés de brahmanes de l'Inde du Sud dont on pense qu'elles provenaient de l'Inde du Nord, et qui auraient abandonné leurs systèmes de parenté indo-européens (donc dépourvus de termes distincts pour désigner les cousins croisés et de règle prescrivant le tmariage avec eux) pour adopter un système dravidien.  N'est-ce pas d'ailleurs ce qui se passe dans de multiples régions du monde, où les populations converties au christianisme sont poussées à adopter le système de parenté occidentales centré sur la famille monogame, et à se marier avec des partenaires distants généalogiquement, système que les missionnaires protestants et catholiques ont importé avec eux ainsi que la terminologie eskimo qui le caractérise, et qu'ils considèrent, comme à la fois « rationnel » et « chrétien ».  Quoi qu'il en soit, les systèmes de parenté changent profondément au cours des siècles alors que les terminologies de parenté comme les langues d'ailleurs, évoluent beaucoup plus lentement, puisque les mêmes termes « père », « oncle », etc., se chargent de sens nouveaux alors que d'autres sont abandonnés — comme en français parâtre, marâtre, remplacés par beau-père, belle-mère, faisant se confondre désormais des positions de parenté autrefois  distinctes en vieux français alors que les Anglais continuent à dis­tinguer entre *father-in-law* (père du conjoint) et *stepfather* (le nou­veau mari de la mère)(…) Les systèmes de parenté changent, et à nos yeux les forces qui les font changer prennent leurs sources bien davantage dans les rapports politico-religieux, qui façonnent une société comme un tout, que dans les rapports économiques. Une preuve spectaculaire en est l'évolution de la parenté en Occi­dent depuis la fin de l'Empire romain. Le rôle de la religion, du christianisme et de l'Église dans cette évolution fut fonda­mental. Comme l'a montré Jack Goody dans un livre pionnier, l'Église a interdit successivement la polygamie, le concubinage, le divorce, le remariage des veufs, l'adoption, les mariages proches et le mariage des prêtres. Elle transforma le mariage, qui avait d'abord été une alliance entre deux familles et était donc leur affaire, en un « sacrement » célébré dans l’Eglise, par le prêtre, devant Dieu. Elle imposa le baptême, sans lequel un enfant n'avait pas d'existence sociale et était condamné au purgatoire s'il mourait jeune, ou à l'enfer s'il mourait plus vieux. Mais le christianisme imposa également le **mariage** par consentement mutuel, et affirma l'égalité de l'homme et de la femme devant Dieu sans jamais cependant permettre à la femme, qui avait suscité la faute originelle, de ravir les plus hauts échelons de la hiérarchie ecclésiastique.  *(Maurice Godelier : « Les métamorphoses de la parenté » - p. 690-691 - Flammarion 2010)* |

1. **GENRE ET SEXUALITE**

|  |
| --- |
| **Document 27**  Parfois aussi, dans certaines sociétés, les rapports homosexuels fonctionnaient pour un temps comme un substitut plutôt que comme un complément de l'hétérosexualité. Ici, nous faisons référence à des faits peu connus et très peu analysés par les anthropologues anglo-saxons, puritanisme oblige. Par exemple, chez les Aborigènes australiens, avant l'arrivée des Européens, l'homosexualité entre hommes était une pratique relativement courante, socialement parfaitement acceptée, mais elle relevait du domaine privé. L’homosexualité masculine, n'était jamais affichée, semble-t-il, et on ne sait pas si l’homosexualité entre femmes était pratiquée. Les rapports homosexuels étaient interdits entre frères, généalogique et classificatoires, mais autorisés entre cousins croisés, donc, deux hommes qui étaient l'un pour l'autre des beaux-frères potentiels ou réels.  Il faut savoir que les Australiens épousaient des femmes beaucoup plus jeunes qu'eux. Souvent des hommes se voyaient promettre une épouse avant même que celle-ci soit née. Le mariage effectif n'intervenait que lorsque la fillette devenait femme, c'est-à-dire quand ses seins commençaient à se développer. En attendant ce moment, les deux beaux-frères étaient autorisés à entretenir des relations homosexuelles. Cette pratique assurait deux fonctions, l'une individuelle, l'autre sociale. Il s'agissait tout à la fois de satisfaire sexuellement le beau-frère/beau-fils en attendant qu'il puisse jouir de son épouse, ce qui pouvait prendre de longues années, mais aussi de tisser des liens entre les deux beaux-frères et les deux familles alliées. Or, chez les Aborigènes australiens, les liens les plus forts, les plus solidaires, étaient, du côté des hommes, les liens entre beaux-frères, suivis des liens entre co-initiés, et, pour les femmes, les liens entre belles-soeurs et entre co-initiées. Notons que l’homosexualité était interdite entre frères, réels ou classificatoires de même que les rapports hétérosexuels étaient interdits avec les soeurs, réelles ou classificatoires. L’exogamie s’appliquait aux deux formes de sexualité, et c’est au-delà du cercle des germains et des parallèles, parmi les croisés, que le mariage et les rapports homosexuels se pratiquaient.  (*(Maurice Godelier : « Les métamorphoses de la parenté » - Flammarion 2010 -* p 606-607)  SITIONS POUR UN AUTRE SCÉNARIO 631 |

|  |
| --- |
| **Document 28**  **Existe-il des sociétés où l’union de couples homosexuels est avérée ? N’est-ce pas une forme de pis-aller, à l’exemple des Azandés du Soudan ?**  Il faut se méfier de la manière formelle de présenter les choses… Dire cela de cette manière peut entraîner de nombreuses critiques, car cela serait compris comme une prise de position contre le PACS. J’ai connu ces critiques, alors qu’elles ne reflétaient pas ma position sur cette question.  Ce qu’il faut admettre, c’est qu’il n’y a pas de société connue qui reconnaisse l’existence d’unions homosexuelles de même valeur que les unions hétérosexuelles.  A cela, il y a plusieurs raisons. La principale est que l’union hétérosexuelle s’opère dans le but d’avoir des enfants, qu’elle est le garant de rapport harmonieux entre deux familles, qui deviennent un élément du couple et qui établissent entre elles des relations consanguines.  Néanmoins, il existe des cas, peu fréquents mais reconnus, où des unions homosexuelles ont pu être validées de façon plus ou moins temporaire.  Dans certaines sociétés indiennes d’Amérique du Nord, certains comportements transsexuels sont ainsi reconnus. C’est le cas notamment de ceux que l’on nomme les Berdaches. Au sein de ces sociétés, des individus de sexe masculin sont habillés en femmes, ils ont le comportement des femmes - comme les Rae Rae à Tahiti - et peuvent vivre avec des hommes de façon au moins temporaire. Dans ce cas de figure, les Berdaches se comportent comme les épouses. Ainsi, ce type d’union qui peut être qualifiée d’homosexuelle existe, mais elle n’a pas le même statut qu’une union hétérosexuelle. Elle est considérée comme une possibilité d’expression de l’individu. S’il n’est pas réprouvé ou interdit d’être un Berdache, cela n’est pas non plus recommandé. Par ailleurs, l’union d’un homme avec un Berdache ne peut être que transitoire, puisqu’à la fin il doit avoir une épouse et des enfants. (…) Des cas de figures similaires peuvent se retrouver dans des sociétés d’Afrique de l’Est ou d’Océanie. Ainsi, il s’agit de formes d’organisation sociales sociologiquement admises. Elles ne sont toutefois pas assimilées au mariage durable à vie : elles ne sont ni réprouvées ni valorisées, mais elles existent.  Il a également existé des cas d’unions homosexuelles entre femmes dans des sociétés d’Afrique de l’Est telles que les Nuers, sociétés qui n’existent plus désormais. Elles ont été étudiées par Evan Pritchard dans les années 1950. Il ne s’agissait pas d’unions homosexuelles reconnues comme telles, mais elles traduisaient la possibilité de changer de statut économique et social pour les femmes ayant fait la preuve de leur stérilité, au bout d’un certain nombre d’années de mariages sans enfants.  Dans ces sociétés, l’existence de ces femmes stériles était considérée comme une erreur de la nature. Ces femmes étaient alors assimilées à des hommes dans des corps féminins. Celles qui revenaient dans leur village d’origine se trouvaient donc incluses dans leur lignage au même titre que les hommes et pouvaient bénéficier d’une redistribution des compensations matrimoniales que les hommes recevaient pour leurs filles et leurs nièces. En effet, le don d’une fille en mariage à une autre famille entraînait des compensations financières, souvent en nature, qui se trouvaient réparties entre le père et les oncles de la fille en question. Le statut de l’épouse était d’abord celui de la personne pour laquelle une compensation financière a été versée. Les femmes stériles retournées au village participaient à cette redistribution avec le statut d’oncle. Quand elles avaient accumulé assez de compensations matrimoniales, elles pouvaient à leur tour se « payer » une épouse.  Les épouses ainsi « achetées » par les femmes stériles devaient alors se comporter en tout point comme une épouse normale, à ceci près que, pour Pritchard, il n’y avait certainement pas de relations sexuelles entre les deux femmes. La femme qui « achetait » ainsi une épouse était en droit de vouloir faire fructifier son « bien ». Cela impliquait que l’ « achetée » travaille pour elle, mais aussi qu’elle ait des enfants. A cette fin, des esclaves étaient appointés pour effectuer le travail du lit : ils étaient à ce titre rémunérés en nature. Les enfants qui naissaient ensuite étaient reconnus comme issus de l’«acheteuse ».  Ceci correspond bien pour nous à une forme de mariage homosexuel, mais pas pour les Nuers, puisque la femme stérile « acheteuse » était perçue comme un homme.  Il existe un troisième type de sociétés reconnaissant une forme de mariage homosexuel, du moins dans le cadre de la projection de notre manière de pensée sur ces populations. Il peut être rattaché aux pratiques de certaines populations de Nouvelle Guinée. Selon elles, un homme n’a pas la capacité de fabriquer son sperme tout au long de sa vie : il faut lui en fournir une certaine dotation avant la puberté, dotation qui sera utilisée ensuite. Cette dotation peut selon ces populations être prolongée, en mangeant certains fruits, mais l’idée de base est qu’il existe une dotation initiale et que cette dotation est le fruit de la générosité d’autres hommes, dotation qu’il convient ensuite de gérer de la meilleure manière. Il en résulte d’ailleurs l’obligation d’une grande sagesse dans le comportement sexuel, puisqu’il ne faut pas galvauder cette dotation initiale. Cette dotation est obtenue par relations de type sodomie ou fellation, selon les normes de ces sociétés, souvent auprès des oncles maternels  Gilbert Herdt a montré que chez les Sambias, la transition vers une sexualité non homosexuelle se passe sans trop de problèmes quand les jeunes hommes deviennent adultes. Il arrive toutefois que certains prennent goût à ces pratiques. Il cite ainsi un homme qui aurait voulue les continuer. Or, cela était très mal vu au sein de sa société.  Ainsi, si l’existence d’unions homosexuelles est reconnue, celles-ci n’ont jamais la même valeur que les unions hétérosexuelles. (…)  *(Laurent Valdiguié : « Entretien avec Maurice Godelier : "L'Occident vit une refondation, comme pendant la Renaissance"- Le Journal du Dimanche - dimanche 29 décembre 2013 )* |

1. **CONCEPTION DE L’ENFANT**

|  |
| --- |
| **Document 29**  **Pour l'anthropologue, qu'est-ce que signifie "être élevé"?**  Il y a sept fonctions à la "parentalité", qui sont universelles. Même si, selon les systèmes familiaux, différentes personnes les exercent. La première fonction est de concevoir et d'engendrer. Cela semble simple chez nous les Occidentaux, un homme et une femme couchent ensemble. Mais c'est déjà plus compliqué quand il y a des mères porteuses et qu'il faut deux femmes pour faire un enfant. Dans des sociétés patrilinéaires, comme en Nouvelle-Guinée, c'est le sperme de l'homme qui est considéré comme seul fabriquant l'enfant. Dans d'autres, matrilinéaires, c'est la femme, son sang menstruel, avec l'aide d'un esprit qui font l'enfant. Dans le premier cas, l'enfant appartient au clan du père, dans l'autre, au clan de la mère et de ses frères… Vous voyez le rôle des représentations, qui n'ont rien de scientifique, mais qui relèvent de logiques sociales et de pouvoir. Dans la plupart des sociétés, on ne pense pas qu'un rapport sexuel suffise pour faire un enfant. L'idée générale est qu'il faut être trois. Les Baruya pensent que c'est le soleil qui finit le fœtus dans le ventre des mères. Dans d'autres sociétés, ce sont les ancêtres qui jouent ce rôle. Chez les chrétiens aussi, il faut être trois! Car qu'est-ce qui introduit l'âme dans le fœtus ? Ce n'est pas le sperme de l'homme. Elle est introduite par Dieu. Dans le christianisme, malgré toutes nos connaissances en biologie moléculaire, il faut être trois pour faire un enfant. Pareil pour l'islam…  *(Laurent Valdiguié : « Entretien avec Maurice Godelier : "L'Occident vit une refondation, comme pendant la Renaissance"- Le Journal du Dimanche - dimanche 29 décembre 2013 )* |

|  |
| --- |
| **Document** **30**  Ces agents qui coopèrent avec les humains pour faire un enfant sont de plusieurs sortes : des défunts, des ancêtres, des esprits, des divinités. Les ancêtres sont des humains décédés mais qui continuent à vivre une autre vie au-delà de la mort et qui choisissent de se réincarner dans l'un de leurs descendants. Ces ancêtres sont soit nommément connus des parents de l'enfant (Inuit), soit font partie d'un stock d'ancêtres qui portent des noms propres à un clan. En donnant à l'enfant k nom d'un des ancêtres du clan, on le connecte avec tous ceux (ou toutes celles) qui avaient porté ce nom avant lui. En géné­ral, l'enfant qui porte le nom d'un ancêtre ne part pas dans la vie avec la mémoire de toutes ces existences, de toutes les expé­riences qu'ont vécues ceux ou celles qui ont porté le même nom. En revanche, chez les Inuit, parce que l'on a affaire à des gens qui désignent eux-mêmes, avant de mourir, l'enfant dans lequel ils veulent revivre et auxquels les parents de l'enfant, pour diverses raisons, ont promis de satisfaire leur désir, la vie, les expériences du défunt réincarné sont constamment rappe­lées à l'enfant, qui s'en trouve par conséquent imprégné. Bref, dans beaucoup de sociétés, la naissance d'un être humain n'est pas un commencement absolu, et la mort n'est pas la fin de la vie.  Mais les ancêtres, souvent, ne suffisent pas pour transformer le foetus en un enfant humain. Des divinités interviennent : Sila, maître de l'univers, qui donne à l'enfant inuit son souffle et une âme, le Soleil chez les Baruya, qui ajoute au foetus un nez, les yeux, les doigts des mains et des pieds. Chez les Mandak 1 de Nouvelle-Irlande, société où la descendance est matrilinéaire et est divisée en deux moitiés exogames, l'une placée sous le signe du Soleil, l'autre de la Lune (qui sont à la fois cousins croisés et mari et femme), quand un couple humain fait l'amour, les deux divinités interviennent dans l'accouplement. Moroa, le Soleil, rend efficace le sperme des hommes en déposant simultanément sa propre semence surna­turelle dans la matrice de la femme. Sigirigem, la Lune, elle, rend fertiles les femmes en faisant venir leurs règles et elle accompagne la gestation du foetus dans le ventre de la femme. Chacun des parents surnaturels laisse alors sa marque sur le corps de l'enfant, dans les lignes de sa main et dans sa démarche. À ces signes, chacun sait à quelle moitié l'individu appartient.  *(Maurice Godelier : « Les métamorphoses de la parenté » - Flammarion 2010)*  616 MÉTAMORPHOSES DE LA PAREN |

|  |
| --- |
| **Document 31**  Tous les Trobriandais descendent par les femmes de ces ancêtres femmes.  Le mariage est virilocal. La femme, après son mariage, s'en va vivre auprès de son mari, et leurs enfants seront élevés par lui et continueront à résider auprès de lui à l'exception du fils aîné. Celui-ci, à la puberté, quittera son père pour aller vivre auprès de son oncle maternel qui réside sur les terres de son matrilignage et en contrôle l'usage, et auquel il succédera.  En général, le chef d'un village ou le leader d'un hameau est l'ainé des hommes du matrilignage dont les ancêtres sont supposé avoir émergé du monde souterrain en ces lieux ou seraient venus les occuper les premiers.  Comment donc est conçu un enfant selon les Trobriandais ? Non pas par l'union sexuelle d'un homme et d'une femme mais par la rencontre et la conjonction d'un enfant-esprit *(waiwaia)* et du sang menstruel d'une femme. Ces enfants-esprits sont des esprits des morts *(baloma)* qui vivent sur une petite île au large de Kiriwina, à Tuma, et qui de temps à autre désirent renaître dans le corps d'un de leurs descendants. Les morts, en effet, sont immortels et vivent une existence plaisante, sur l'île de Tuma, sous l'autorité d'une divinité, Topileta, qui est leur « chef » à tous. Après avoir vieilli, toujours ils rajeunissent à nouveau, comme ce fut le cas pour l'humanité avant qu'elle émerge du monde souterrain où elle vivait aux origines, Un mort qui désire revivre sous forme humaine se transforme alors en enfant-esprit et se laisse flotter sur la mer jusqu'à l’île de Kiriwina. Là, il devra trouver son chemin jusque dans le corps d'une femme de son clan et y pénétrer soit par la tête soit par le vagin. Mais l'enfant-esprit ne parvient pas seul à trouver son chemin, c'est l'esprit de la mère de la femme, où celui d'un autre parent maternel, parfois même du père de la femme, qui le transporte et le fait pénétrer dans le corps, de la femme qui va bientôt se retrouver enceinte. Quand l'enfant esprit pénètre par la tête, le sang de la femme se porte à sa tête, et en redescendant fait descendre l'esprit jusque dans son utérus. Le plus souvent, l'enfant-esprit pénètre par le vagin et devient fœtus en se mêlant directement au sang menstruel qui emplit l’utérus.  *(Maurice Godelier : « Les métamorphoses de la parenté » - Flammarion 2010)* |

|  |
| --- |
| **Document 32**  Mais là encore, l'union d'un homme et d'une femme **ne suf**fisent pas à faire un enfant. Ce qu'ils fabriquent est un foetus qui a besoin d'une âme pour devenir un enfant. Cette âme, c'est Dieu qui l'introduit pendant la grossesse dans le corps du foetus. Apparemment, nous ne sommes pas si loin de l'homme-dieu du Tu'i Tonga de Samoa, qui ensemence de son souffle spermatique toutes les femmes de son royaume. Et pourtant comme nous allons le voir en passant par la Chine, la diffence est radicale.  En Chine, depuis l'Antiquité jusqu'au XXIe siècle, l’une des institutions fondamentales de la société et de l'État est le culte des ancêtres. Un culte que n'ont pas réussi à éradiquer les assauts des gardes rouges. Ce culte est célébré dans les familles et les lignages sur l'autel domestique où sont réunies les tablettes d ancêtres masculins, chacun accompagné de la tablette de son épouse, sur quatre générations. Ces rites renvoient à la manière dont les Chinois se représentent l'individu, sa naissance et sa mort. L’idée centrale est que les ancêtres se réincarnent dans un de leurs descendants toutes les cinq générations.  Pour les Chinois en effet, un individu possède deux âmes, **une** âme corporelle, dont la présence est marquée par la respiration qui témoigne qu'un individu est vivant, et une âme-souffle qui, elle, ne disparaît pas au moment de la mort comme l'âme corporelle, mais subsiste pendant plusieurs générations avant de se réincarner. Au moment de la mort, alors que l'âme corporelle dis­paraît sous la terre, l'âme-souffle, elle, se loge dans la tablette qui va désormais représenter le défunt et sera placée à son rang sur l'autel domestique. Cette tablette, où sont indiqués le nom et quelques éléments de la vie du défunt, accompagne le corps jusqu'à la tombe et est ensuite ramenée sur l'autel familial, contenant désormais l'âme désincarnée du défunt. Quatre générations plus tard, cette tablette sera soit enterrée, soit brûlée, et l'âme du défunt se réincarnera dans l'un de ses descendants, idéalement le fils de son arrière-arrière-petit-fils.  (*(Maurice Godelier : « Les métamorphoses de la parenté » - Flammarion 2010-* p 382) |

1. **CONCLUSION PROVISOIRE : UNIVERSALITE DES FONCTIONS**

|  |
| --- |
| **Document 32**  Ou peut organiser et résumer ces fonctions en sept groupes : (1) concevoir, engendrer ou adopter (fonc­tion qui peut être divisée entre plusieurs hommes ou femmes connus ou inconnus) ; (2) élever, nourrir, protéger ; (3) instruire, éduquer ; (4) être responsable de ce que fait l'enfant ; (5) le doter d'un nom, d'un statut et de devoirs à respecter ; (6) exercer une autorité, attendre certaines formes d'obéissance et de marques d’affection ; (7) s'interdire d'avoir des rapports sexuels (homo ou hétéro) avec cet enfant pour ne pas commettre d’inceste.  *(Ch. Collard – F. Zonabend : «  La parenté » - PU.F. – 2015)* |

**-------------------------------------------------------------------------------------------**

**LE MARIAGE AVEC LE COUSIN CROISE.**

Mais pourquoi le cousin croisé serait il un conjoint privilégié alors que le cousin parallèle serait un conjoint interdit ? Nous allons le montrer avec le petit exercice suivant.

Supposons qu’une tribu soit divisée en deux groupes exogamiques que l’on appellera X et Y, et la patrilocalité s’impose : donc, les hommes de X doivent épouser des filles de Y (et vice-versa) et les ramènent chez eux (clan X pour les hommes de X, clan Y pour les hommes de Y). Les hommes sont représentés avec une majuscule (X,Y) et les femmes avec une minuscule (x,y). On a donc quatre hommes et quatre femmes : deux frères et deux sœurs du clan X (X1,X2,x1,x2) et deux frères et deux sœurs du clan Y (Y1,Y2,y1,y2). Seules ces deux moitiés existent et les échanges se font de génération en génération.

Vous complèterez le tableau ci-dessous en montrant, en T2, comment se font les mariages entre les hommes d’un clan et les femmes de l’autre et en remettant les femmes dans le clan de leur mari. En T3, vous indiquerez les naissances en supposant que chaque couple formé a un fils et une fille. Le fils de l’homme X1 et de la femme y1 sera appelé « MX1y1 », la fille sera appelée « mX1y1 ».

|  |  |  |
| --- | --- | --- |
| **CLAN** | **CLAN X** | **CLAN Y** |
| **T1**  **SITUATION DE**  **DEPART -** |  |  |
| **T2**  **MARIAGE**  **EXOGAMIQUE ET VIRILOCALITE** |  |  |
| **T3**  **NAISSANCE DES ENFANTS** |  |  |